

INGRID ASTIER

Noir sur blanc

Les dernières lignes de *Piège pour Cendrillon* datent de février 1962. Tout y est blanc, tout y est froid car Sébastien Japrisot est le roi des climats. Une femme, gantée de blanc, pâlit. Cette femme, c'est l'héroïne. On taira son nom. Elle a toujours froid. Le début du roman aussi était blanc. Aurolé de cierges, un cercueil passe. Blanc. Du blanc, du blanc partout, semé dans l'écriture noire. Et le feu qui, au lieu de réchauffer, calcine et accroît l'ombre.

Piège pour Cendrillon est un roman intemporel, plus préoccupé par l'éternel humain que par l'esprit d'une époque. Il puise aux passions humaines, aux mythes et aux contes. Cendrillon, bien sûr, mais aussi Narcisse. Un Narcisse moderne, qui, dans son reflet, ne parviendrait plus à s'aimer. Si les eaux restent létales, ce sont celles de la conscience. Des eaux souterraines et sournoises. Peut-on se noyer en soi-même ? Car le plus grand danger est là, au fond de soi. C'est désormais Caïn qui rôde et le vers terrible de Victor

Hugo : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. » La culpabilité, la lucidité : deux morsures dont l'homme ne sait cicatriser. « Il y a tout à coup un grand éclat de lumière blanche qui me crève les yeux », nous dit l'héroïne dans les premières pages. Ce ton, tout en confidence, c'est Japrisot. Cette façon de dévoiler l'âme féminine avec une palette infinie, de s'insinuer dans la souffrance humaine, de la bercer et de la secouer, comme si rien ne lui échappait. Nulle écriture n'aura approché les femmes d'aussi près. Il y a de la reptation amoureuse dans cette façon de tourner autour d'elles, de les observer puis de les capturer dans les rets de la phrase. Le vrai piège est là, dans le regard de Japrisot. Il tisse une toile serrée où la femme semble prise à jamais.

La voici, donc, cette héroïne qui se débat. Avec sa solitude, son identité et tous ces blancs qui sèment la vacuité. Elle est blessée. Profondément brûlée. Amnésique aussi, comme vidée d'elle-même. Sous ses pansements, elle se demande qui elle est. « Les jours passent. Je suis seule. Seule à chercher. Seule à essayer de comprendre. » Au docteur Dinne, elle dit : « Je voudrais me voir. » Comme une prière pour provoquer la métamorphose. Mais peut-on faire la paix avec la part la plus abîmée de soi ? Celle, abyssale, qui détient les clefs de la personnalité et dont nous semblons trop souvent le jouet. Dans *Piège pour Cendrillon*, cette femme est une momie. Son cocon de bandellettes – blanc – la replie sur son intériorité. Privée d'apparence et de mémoire, la voici concentrée

sur son passé, confrontée à elle-même. Que voit-elle, dans cette rencontre avec soi ? Et surtout, qui ? À travers ce voyage au centre de soi-même, l'amnésique découvre une part si sombre qu'elle la terrorise et fait d'elle une étrangère. Elle en vient à douter de la réalité. Et si tout était faux ? Le docteur Dinne lui parle comme à une « petite fille » qu'il faut « préserver d'elle-même ».

Car sous les pansements se cache un poison : l'abandon.

Piège pour Cendrillon est un roman virtuose où le monde est un vêtement trop grand pour soi, et l'identité un corset trop étroit. Ce regard tourné vers soi, dans l'impossible introspection, a la beauté cruelle d'un huis clos. Le « connais-toi toi-même » des Grecs vire à l'enfer. Quant aux autres, ils se muent en ombres. Mi dit à Do : « J'ai besoin, j'ai besoin, j'ai besoin qu'on m'aime. » Mais on le sait, *notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.

Alors, Cendrillon perd pied.

Tahiti, novembre 2015

Ingrid Astier vit à Paris. Elle choisit le roman noir pour sa faculté à se pencher sans réserve sur l'être humain. *Quai des enfers* (Folio Policier n° 642), son premier roman, a été récompensé par quatre prix, dont le Grand Prix Paul-Féval de littérature populaire de la Société des Gens de Lettres. Il campe pour héroïne la Seine, et a fait d'elle la marraine de la Brigade fluviale. Entre western urbain et romantisme noir, *Angle mort* (Folio Policier n° 750), Prix Calibre 47, a été salué comme « le mariage du polar et de la grande littérature », et la relève du roman policier français.

J'AURAI ASSASSINÉ

Il était une fois, il y a bien longtemps, trois petites filles, la première Mi, la seconde Do, la troisième La. Elles avaient une marraine qui sentait bon, qui ne les grondait jamais lorsqu'elles n'étaient pas sages, et qu'on nommait marraine Midola.

Un jour, elles sont dans la cour. Marraine embrasse Mi, n'embrasse pas Do, n'embrasse pas La.

Un jour, elles jouent aux mariages. Marraine choisit Mi, ne choisit jamais Do, ne choisit jamais La.

Un jour, elles sont tristes. Marraine qui s'en va, pleure avec Mi, ne dit rien à Do, ne dit rien à La.

Des trois petites filles, Mi est la plus jolie, Do la plus intelligente, La est bientôt morte.

L'enterrement de La est un grand événement dans la vie de Mi et de Do. Il y a beaucoup de cierges, beaucoup de chapeaux sur une table. Le cercueil de La est peint en blanc, molle est la terre du cimetière. L'homme qui creuse le trou porte

une veste à boutons dorés. Marraine Midola est revenue. À Mi qui lui donne un baiser, elle dit : « Mon amour. » À Do : « Tu taches ma robe. »

Passent les années. Marraine Midola, dont on parle en baissant la voix, habite loin, écrit des lettres avec des fautes d'orthographe. Un jour, elle est pauvre et elle fait des chaussures pour les dames riches. Un jour, elle est riche et elle fait des chaussures pour les dames pauvres. Un jour, elle a beaucoup d'argent et elle achète de belles maisons. Un jour, parce que grand-père est mort, elle vient dans une grande auto. Elle fait essayer à Mi son beau chapeau, elle regarde Do sans la reconnaître. Molle est la terre du cimetière, et l'homme qui la jette dans le trou de grand-père porte une veste à boutons dorés.

Plus tard, Do devient Dominique, Mi une Michèle lointaine qu'on voit parfois aux vacances, qui fait essayer à sa cousine Do ses belles robes d'organdi, qui attendrit tout le monde dès qu'elle ouvre la bouche, qui reçoit des lettres de marraine commençant par « mon amour », qui pleure sur la tombe de sa maman. Molle est la terre du cimetière, et marraine garde son bras autour des épaules de Mi, de Micky, de Michèle, elle murmure des choses douces que Do n'entend pas.

Plus tard, c'est Mi qui est en noir parce qu'elle n'a plus de maman, et qui dit à Do : « J'ai besoin, j'ai besoin, j'ai besoin qu'on m'aime. » C'est Mi qui veut toujours tenir la main de Do quand elles vont en promenade. C'est Mi qui dit à sa cousine Do : « Si tu me donnes un baiser, si tu me tiens

contre toi, je ne le dirai à personne, je me marierai avec toi. »

Plus tard encore, peut-être deux années, peut-être trois années après, c'est Mi qui embrasse son père sur le ciment d'une piste d'aéroport, devant le grand oiseau qui va l'emporter loin, près de marraine Midola dans un pays de voyages de noces, dans une ville que Do cherche du doigt sur ses cartes de géographie.

Plus tard encore, c'est Mi qu'on ne voit plus jamais qu'en photo, dans les magazines aux couvertures glacées. Un jour, elle a de longs cheveux noirs, elle entre en robe de bal dans une immense salle tout en marbre et en dorures. Un jour, elle a de longues jambes, elle est allongée en maillot de bain blanc sur le pont d'un voilier blanc. Un jour, elle conduit une petite voiture découverte où sont montés, gesticulants, des jeunes gens agrippés les uns aux autres. Quelquefois, elle a un joli visage grave, un léger froncement de sourcils au-dessus de ses beaux yeux clairs, mais c'est à cause du soleil qui rebondit sur la neige. Quelquefois, elle sourit, très près, en regardant l'objectif bien en face, et la légende, en italien, dit qu'elle sera un jour l'une des plus grandes fortunes du pays.

Plus tard encore, marraine Midola va mourir, comme meurent les fées, dans son palais de Florence, de Rome, ou de l'Adriatique, et c'est Do qui invente ce conte, dont elle sait bien, parce qu'elle n'est plus une petite fille, qu'il est faux.

Il est juste assez vrai pour l'empêcher de dormir, mais marraine Midola n'est pas une fée, c'est

une vieille dame riche qui fait toujours des fautes d'orthographe, qu'elle n'a jamais vue qu'à des enterrements, qui n'est pas plus sa marraine que Mi n'est sa cousine : ce sont seulement des choses qu'on dit aux enfants des femmes de ménage, comme Do, comme La, parce que c'est gentil et que ça ne fait de mal à personne.

Do, qui a vingt ans comme la petite princesse aux longs cheveux des photos de magazines, reçoit chaque année, pour Noël, des escarpins cousus à Florence. C'est pour cela, peut-être, qu'elle se prend pour Cendrillon.

J'ASSASSINAI

